

Le voltairianisme russe

PIOTR ZABOROV

L'une des manifestations les plus remarquables et les plus importantes de la libre pensée russe – le nihilisme – n'est pas née de rien : elle a été précédée et accompagnée par diverses recherches philosophiques et morales menées par les penseurs russes, mais aussi par ceux qui, sans posséder leur culture, sympathisaient avec eux et les imitaient. Parmi les exemples les plus saillants de ces objets de recherches, on trouve le voltairianisme russe, très répandu dans les capitales et en province, y compris dans les recoins les plus reculés, et qui se maintint là-bas près d'un siècle, bien qu'avec une intensité diverse.

On le sait, Voltaire s'enracina solidement dans la conscience russe durant la seconde moitié du XVIII^e siècle : à cette époque, il fut abondamment traduit, commenté, mis en scène, imité, on l'invoquait, certains correspondaient avec lui, étaient en contact direct avec lui, son nom était sur toutes les lèvres et dans toutes les oreilles. Il était véritablement « l'arbitre de la mode et le maître des esprits¹ », selon la célèbre formule d'Alexandre Pouchkine, sans oublier que parmi ses admirateurs on comptait Catherine II et ses collaborateurs les plus

1. Expression tirée du poème « À un grand seigneur » [K vel'može] (1830). Aleksandr Puškin, *Polnoe sobranie sočinenij v desjati tomach* [Œuvres complètes en 10 volumes], M., Izd-vo Akademii nauk, 1963, p. 168.

proches – les aristocrates cultivés, de même que des gens de la moyenne noblesse – de la capitale et de la province, des marchands, de simples bourgeois et même des prêtres, en d'autres termes des gens de tous les niveaux sociaux et culturels, extrêmement différents par leurs goûts et leurs occupations.

Cette passion pour Voltaire ne fut cependant pas, évidemment, totale. Elle fut presque dès le tout début confrontée à une opposition résolue, qui tantôt s'accroissait, tantôt diminuait, tantôt regagnait en force, sapant l'autorité du sage de Ferney même dans les cénacles où il aurait pu sembler inébranlable. Progressivement, dans la réception de ses adversaires russes, Voltaire devenait une sorte de symbole de la libre-pensée philosophique, préalable à la révolution qui allait ébranler des assises séculaires. Plus que tout, ils le jugeaient responsable de ce qu'ils voyaient comme la manifestation la plus inquiétante et la plus funeste de cette libre-pensée : l'incroyance. Même si la vie de Voltaire témoigne simplement d'une lutte infatigable contre le fanatisme religieux et l'intolérance, la gloire infamante de « héraut des athées » s'était attachée à lui solidement et pour longtemps. Ses admirateurs et émules russes, qui n'étaient pas tant inspirés par son œuvre et son action – dont ils ne savaient presque rien – que par son image, qui s'était formée en Russie au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, reçurent le nom de « voltairiens », le phénomène lui-même ayant reçu l'appellation de « voltairianisme ».

Dans le voltairianisme, les gens « de bien » voyaient avant tout l'athéisme avec tout son cortège d'épiphénomènes obligés : la froideur d'âme, le cynisme, la rapacité, un égoïsme sans bornes, et une quantité d'autres vices, et dans les voltairiens, les porteurs de cette « philosophie mensongère », dignes d'une réprobation inconditionnelle et dans le meilleur des cas d'une certaine pitié. Divers exemples de cette façon de comprendre ces mots et, par conséquent, du rapport au voltairianisme et aux voltairiens peut être découvert dans un certain nombre de mémoires, de journaux intimes, de notes de voyage, qui jettent une lumière plus ou moins circonstanciée et profonde sur la réalité russe de la fin du XVIII^e siècle.

Ainsi, repensant à cette époque, Ivan Toukalevski relevait avec honte et indignation que :

l'irrespect pour la religion était [alors] le trait distinctif des gens cultivés. Les idées dépravées affluaient de la France révolutionnaire. La contagion toucha également notre patrie élue de Dieu. Les jeunes

gens sans expérience dévoraient les œuvres de Voltaire, chef des incroyants².

Il racontait ensuite « la vie pénible » menée par son ami « le pauvre Ossipov » qui sous cette influence « avait perdu pied et était demeuré dans l'égarément jusqu'à ce que, par la volonté de Dieu, les œuvres immortelles des défenseurs de la foi ne l'aient ramené au sein de l'Église. De ce jour, les voltairiens lui étaient devenus odieux³ ».

Dans *Le Sanctuaire de mon cœur* du prince Ivan. Dolgoroukov (1764-1823) figure un « gamin » de son âge, Dmitri Nikolaïevitch Nepliouev, issu d'une famille de la haute noblesse, qui « avait servi dans la garde, mais s'était tout imprégné des règles voltairiennes, autrement dit, n'avait nulle vénération ni pour Dieu, ni pour ses parents, blasphémait contre tout ce qu'il y avait de sacré, avait coutume de tourner en dérision son père et sa mère⁴ ». Sur le destin de ce jeune homme qui n'aimait « personne d'autre que lui-même », qui était « dépravé d'esprit et de cœur », le mémorialiste ne nous dit rien de plus, mais il est fort probable qu'une fois parvenu à l'âge adulte, il se soit amendé, soit devenu un époux dévoué et un père de famille exemplaire : le voltairianisme était pour l'essentiel une « maladie de jeunesse », qui passait complètement avec les années⁵.

C'est justement ainsi qu'évolua, d'après son ami proche Gavriil Dobrynine, Vassili Polianski (1742-1800) : « défiguré » par l'éducation française qu'il avait reçue, et bien sûr par l'influence de Voltaire qu'il avait bien connu au début des années 1770, il tomba en 1784 dans un mysticisme religieux en lequel il voyait sa « renaissance »⁶.

Ivan Bakhtine (1755-1815) parlait de l'« inclination très forte à la libre-pensée », et du « voltairianisme » qu'il cultivait dans la période de sa vie passée à Tobolsk (années 1780-début des années 1790), songeant qu'à l'époque *La Pucelle d'Orléans* était son « livre de chevet »,

2. Ivan Tukalevskij, *Vospominanija* [Souvenirs], SPb., Tipografija K. Kraija, 1834, p. 85.

3. *Ibid.*

4. Ivan Dolgoroukov, *Kapišče moego serdca* [Le sanctuaire de mon cœur], M., Čtenija moskovskogo obščestva istorii i drevnostej rossijskix, 1874, p. 157-158.

5. *Ibid.*

6. Voir Piotr Zaborov, « Vassili Ipatovitch Polianski, l'ami oublié de Voltaire », in M. Delon & K. Seth (éd.), *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Merraud*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 105-110.

d'où il ressort qu'avec le temps il était venu à bout de ces « péchés » ou tout au moins les cachait soigneusement, comme il convenait à un haut fonctionnaire : en 1803, il avait été nommé gouverneur civil de l'Ukraine orientale et avait occupé cette fonction sur une durée de onze ans⁷. Un autre habitant de Tobolsk, Piotr Slovtsov, était lui aussi « un ardent admirateur et disciple de Voltaire et des autres sophistes français qui vivaient leurs heures de gloire en Europe⁸ » ; il enseignait alors la philosophie dans le séminaire de l'endroit et fut mis à la porte en raison de ses convictions, sur une dénonciation de certains concitoyens vigilants.

Au déclin de ses jours, alors qu'il était un sénateur respectable et conseiller secret effectif, Ivan Lopoukhine (1756-1816) reconnaissait qu'il avait jadis eu tendance à une libre-pensée modérée – au premier chef après avoir lu « les moqueries de Voltaire sur la religion⁹ ». Il faut d'ailleurs noter que cette période avait été assez brève, laissant rapidement la place à une autre, incomparablement plus longue et significative, qui s'était déroulée essentiellement sous le signe de la franc-maçonnerie.

Ce n'était pas toujours que les yeux se « dessillaient » ainsi : il y avait aussi des voltairiens « endurcis », qui jusqu'à la tombe restèrent fidèles à la libre-pensée. Parmi ceux-ci on comptait, par exemple, Ivan Rakhmaninov, le plus important des traducteurs et éditeurs de Voltaire à l'époque de Catherine. Son ami de longue date, Gavriil Derjavine, tint sur lui des propos très caractéristiques dans une conversation avec son neveu Stepan Jikharev ; c'était en février 1807, peu après la mort de Rakhmaninov :

Oui, dit Gavriila Romanovitch, il a beaucoup traduit, entre autres les œuvres philosophiques de Voltaire, son testament politique et ses autres œuvres en trois parties ; la nouvelle de sa maladie, de sa confession et de sa mort ? [...] C'était un homme intelligent et travailleur, mais un voltairien invétéré¹⁰.

7. Voir Viktor Utkov, *Knigi i sud'by* [Livres et destins], M., Kniga, 1967, p. 14.

8. Voir la revue *Moskvitjanin* [Le Moscovite], 1845, V/10, p. 157.

9. Ivan Lopoukhin, *Zapiski* [Carnets], M., Nauka, 1990, p. 12-20.

10. Stepan Zixarev, *Zapiski sovremennika* [Notes d'un contemporain], M. – L., AN SSSR, 1955, p. 356-357.

En d'autres termes, pour Derjavine, l'activité impressionnante déployée par Rakhmaninov avant toute chose pour faire connaître à ses contemporains l'héritage de Voltaire et les œuvres qui lui étaient consacrées, n'avaient rien à voir avec son extrême propension à la libre-pensée : il percevait son activité comme digne d'approbation et de respect, mais son mode de pensée devait s'attirer la condamnation et le rejet.

Andreï Bolotov (l'épisode se rapporte à 1781) mentionne un autre voltairien impénitent. C'était le prince Ivan Gagarine (1752-1810).

Je le trouvai plongé dans la lecture d'un livre français, celui de cet impie célèbre, Helvetius, et non seulement je ne m'étonnai pas, mais ne tressaillis même pas en apprenant que ce vieil homme, à l'instar de beaucoup, avait dans sa sottise contracté la maladie du voltairianisme et, au seuil même de la mort, ne cessait pas d'adorer Voltaire, Helvétius et autres monstres semblables, ces empoisonneurs de l'humanité. J'y étais très sensible, et je déplorais sincèrement son égarement¹¹.

Parmi ceux qui jusqu'à la fin de leurs jours se restèrent fidèles à eux-mêmes, on peut citer Alexandre Neledinski-Meletski (1729-1803), un aristocrate de l'ancienne noblesse, qui vécut douze ans à Paris, dont le fils fut un poète de renom à la fin du XVIII^e siècle et dans le premier quart du XIX^e siècle¹², ainsi qu'Alexei Pouchkine (1771-1825), lointain parent d'Alexandre et Vassili Pouchkine, écrivain et traducteur, et d'après Philip Viguel « amateur de bons mots, voltairien, cynique et impie¹³ ».

Il est très possible que tel aurait été également le cas, dans leur vieillesse, de deux jeunes libres-penseurs de la fin du siècle, Mikhaïl Souchkov et Ivan Opotchinine, qui se suicidèrent, le premier en 1792 à Moscou et le second en 1793 à Iaroslavl. Tous deux, qui au demeurant passèrent leur vie dans une situation très différente, étaient des sceptiques et des athées, tous deux avaient recherché auprès de Voltaire une réponse à la question, lancinante pour eux, de l'immortalité

11. Andrej Bolotov, *Zapiski* [Carnets], t. III, SPb., Tipografija Stasjuleviča, 1875, p. 927-928.

12. *Xronika nedavnej stariny. Iz arxiva knjazja Obolenskogo-Neledinskogo-Meleckogo* [Chronique d'un passé récent. Extraits des archives du prince Obolenski-Neledinski-Meletskij], SPb., Imprimerie impériale, 2^e Section, 1878, p. 1-2.

13. Filip Vigel', *Zapiski* [Carnets], M., Krug, 1928, t. 2, p. 33.

de l'âme, tous deux en étaient arrivés à la conclusion qu'outre-tombe, il n'y a rien, et tous deux mirent volontairement fin à leurs jours.

Ce n'est pas un hasard si dans son rapport à l'impératrice, le prince Alexandre Prozorovski, commandant en chef à Moscou, en lui annonçant le suicide de Souchkov, neveu de son secrétaire Alexandre Khrapovitski, supposa qu'elle verrait là « l'image d'un jugement dévoyé et d'une licence totale », d'où « l'on voyait qu'il avait été élevé par quelque français débauché¹⁴ ». Cette supposition se révéla juste : selon les informations qui parvinrent à Khrapovitski, Catherine vit dans cette mort le résultat d'une éducation perverse (Si l'on en croit Popov [Vassili Stépanovitch, secrétaire qui recevait les suppliques], tels furent ses mots : « En voilà une éducation ! La loi chrétienne n'a pas été inculquée¹⁵ »). Plus tard l'« acte commis » par Souchkov fut interprété de la même manière par Nikolai Bantych-Kamenski, historien de renom et archiviste :

Lisez sa lettre, s'exclama-t-il en se tournant vers le prince Alexandre Kourakine, son ami et collègue (il voulait parler de la lettre écrite avant sa mort par le jeune suicidé, adressée à un autre de ses oncles, le poète-philosophe Mikhail Vassiliévitch Khrapovitski), combien d'injures lancées au Créateur ! Quelle suffisance et quelle vanité, s'agissant de soi ! Telle est une grande partie de nos jeunes, dont l'intelligence enflammée ne connaît ni loi ni foi¹⁶.

Selon toute probabilité, la réaction des contemporains au suicide d'Opotchinine aurait été la même, mais cet épisode de la vie provinciale resta ignoré de la plupart des gens, et la lettre qu'il avait laissée ne fut connue qu'en 1883, quand ce « testament rédigé avant sa mort par un athée russe » fut publié par Leonid Trefolev, écrivain de Iaroslavl, versé dans les études régionales¹⁷.

Tous les libres-penseurs que l'on vient de mentionner étaient issus de bonnes familles nobles. Pourtant, il y eut également à cette époque

14. Voir Maarten Fraan'e, « Proščal'nye pis'ma M. V. Suškova (O probleme samoubijstva v ruskoj kul'ture konca XVIII veka) » [Les lettres d'adieu de M. V. Suškov (Sur le problème du suicide dans la culture russe de la fin du XVIII^e siècle)], *XVIII vek* [Le XVIII^e siècle], fasc. 19, SPb., Nauka, 1995, p. 147-167.

15. *Ibid.*, p. 157.

16. *Ibid.*, p. 159.

17. Leonid Trefolev, « Predsmertnoe zaveščanie russkogo ateista » [Dernières paroles d'un athée russe au moment de mourir], *Istoričeskij vestnik*, 1883, janvier, p. 224.

des gens moins cultivés, voire tout à fait simples qui « subirent la contagion¹⁸ » du voltairianisme. Cela a été indiqué, entre autres, par ce même Dolgoroukov : « Voltaire passe pour un impie et à juste titre. La majeure partie de ses œuvres est pleine de commentaires funestes pour une conscience de basse extraction¹⁹ ». Cette intrusion de la libre-pensée et avant tout de l'impiété dans des cercles relativement larges de la société russe fut également relevée par Grigori Vinski (1752-1818), qui décrivait ainsi les mœurs provinciales dans les années 1770 et 1780 :

La foi, restée intacte quant à son contenu, commençait alors à s'affaiblir quelque peu : la non observation des jeûnes, réservée jusque-là aux demeures de gens haut placés, commençait à se laisser voir chez des gens de basse condition, de même que la négligence quant à certains rites, accompagnée de remarques irrévérencieuses à l'égard du clergé et des dogmes eux-mêmes, dont la faute incombe sans doute à des échanges très intenses avec les étrangers et à la parution récente d'œuvres de Voltaire, J.-J. Rousseau et autres, qui étaient lues avec une avidité extrême²⁰.

L'inclination au voltairianisme se manifestait même chez des serviteurs du culte tels que ce « pope de campagne, de la propriété d'Elaguine, Vladimir Grigoriévitch, du district de Novgorod », dont faisait mention dans ses *Notes quotidiennes* le jeune franc-maçon moscovite Alexeï Iline : le 14 mars 1776, ils avaient parlé longtemps « de différentes matières, aussi bien spirituelles que mondaines » et leur conversation s'était achevée par la lecture de *Candide* et de certaines autres œuvres philosophiques sur la proposition d'Iline, mais avec l'accord du pope, et à son grand plaisir, puisqu'il « disait le plus grand bien desdits bouquins²¹ ». Enfin, Mikhaïl Dmitriev, reconstituant dans ses *Petits riens restés dans ma mémoire*, le tableau de la vie russe au tour-

18. *Ibid.*, p. 226.

19. Ivan Dolgoroukij, *Zapiski* [Carnets], P., Izd-vo Sirius, 1916, p. 162.

20. Grigori Vinski, *Moë vremja*, [Mon époque], SPb., Ogni, 1914, p. 45.

21. B. N. R., département des manuscrits. Fonds N. M. Mikhaïlovski, N° d'inventaire 87, f. 328. Un autre exemple d'ecclésiastique libre-penseur nous est donné par un livre manuscrit qui se trouve à la Maison Pouchkine ; ayant appartenu à un prêtre, Stepan Olkhovski, il s'ouvrait sur un large extrait de la *Pucelle d'Orléans* en traduction russe versifiée (voir P. Zaborov, « Sija kniga pri-nadležit grešniku Stepanu » [Ce livre appartient au pécheur Stepan], *Russkaja literatura*, 2002, 2, p. 238-241).

nant des XVIII^e et XIX^e siècles, constatait avec chagrin : « L'esprit de Voltaire a fait beaucoup de dégâts chez nous aussi. Je me souviens du temps où les moqueries sur la religion étaient non seulement excusées, mais faisaient paraître spirituel²² ». Ailleurs, dans le même livre, il écrivait :

Je me souviens (c'était [...] dans mon jeune âge, à la campagne, dans un endroit reculé), d'une femme qui était venue nous voir de Syzran, une femme simple, illettrée, qui disait de quelqu'un qu'il professait la foi de Voltaire : par ces mots, elle désignait l'incroyance²³.

C'est presque la même interprétation que l'on donnait à ce phénomène dans les mémoires et autres œuvres racontant les premières décennies du XIX^e siècle.

Instruisant sa jeune épouse de l'histoire de sa famille, le compositeur Alexandre Sérov (1820-1871) racontait :

Mon père était un homme sévère, sérieux, qui avait reçu, selon les critères de l'époque, l'éducation la plus brillante. Son voltairianisme pur-sang ne l'empêchait pas de posséder les qualités d'un administrateur hors pair, de sorte que s'il n'avait pas été *verufen* par sa qualité de libre-penseur admirateur de l'illustre impie, il se serait sans doute hissé jusqu'au portefeuille de ministre. Tout le tragique de sa vie résidait dans cette carrière manquée. Il se lança dans l'étude des classiques de l'antiquité, et il voulut mettre le cadre familial à l'aulne de sa forte nature pleine de talents, exerçant ainsi, on le comprend, une pression insigne sur tous les membres de cette nombreuse famille. Je me souviens de l'avoir entendu souvent exprimer avec énergie à quel point il était mécontent de son sort, et parfois ses remarques percutantes, méchantes, s'abattaient sur les hauts responsables dont il aurait dû occuper la fonction vu son intelligence, son talent et son énergie²⁴.

On trouve quelque chose d'approchant dans *La Chronique familiale* de Arkadi Kotchoubéï à propos de Nikolai Ogariov, fonctionnaire chargé de missions spéciales auprès du délégué gouvernemental à Tver et futur sénateur : « Homme cultivé et acteur de la vie publique, élevé dans les idées de Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, il était en même

22. Mixail Dmitriev, *Meloči iz zapasa moej pamjati* [Petits riens restés dans ma mémoire], M., Tipografija Gračëva & comp., 1869, p. 49-50.

23. *Ibid.*

24. Valentina Serova, *Serovy, Aleksandr Nikolaevič i Valentin Aleksandrovič. Vospominanija V. S. Serovoj* [Les Serov, Alexandre Nikolaïevitch et Valentin Alexandrovitch. Souvenirs de V. S. Serova], SPb., Šipovnik, 1914, p. 26.

temps d'une honnêteté extrême et les missions qui lui étaient confiées étaient toujours d'une particulière importance²⁵ » (c'est en 1810 que Kotchoubèï avait fait la connaissance d'Ogariov). De même, on entend un écho des jugements précédemment cités dans la réplique de Sergueï Glinka « à la défense » du poète et traducteur Fiodor Karine : « On le comptait au nombre des voltairiens, mais il ne montrait pas la moindre tendance à la libre-pensée propre aux philosophes du XVIII^e siècle. Il vivait tout entier, pour ainsi dire, dans les tragédies de Racine²⁶ ».

Les allusions aux libres-penseurs de cette époque, que l'influence de Voltaire, plus que tout, avait lancés sur cette voie si dangereuse pour la société et pour eux-mêmes, ne cessent de revenir sous la plume des mémorialistes jusqu'à la fin du siècle et même au début du suivant. Il était en général question de leurs aînés – de leurs pères et plus rarement encore de leurs grands-pères, mais parfois aussi de gens du même âge – frères, collègues, amis.

Ainsi, examinant l'histoire presque centenaire d'une dynastie de marchands dont il faisait partie, Nikolai Vichniakov constatait que la jeunesse de son père Piotr Mikhaïlovitch (1781-1847) s'était déroulée à une époque où la « philosophie française » avait commencé à se propager dans la société russe, où les tenants de la tradition voyaient dans le « voltairianisme » un mal absolu, et il notait non sans ironie :

Ce mot avait pénétré jusque dans les recoins les plus reculés du pays et était devenu pour les gens de bien de l'ancien siècle un véritable épouvantail, une personnification de tous les vices. Ce terme en était arrivé à désigner tout rapport un tant soit peu critique, indépendant, à la réalité qui était taxé de “libre-pensée” et de “toute licence

25. Arkadij Kočubej, *Zapiski* [Carnets], SPb., Tipografija brat'ev Pantelevykh, 1890, p. 44.

26. Sergej Glinka, “*Otryvok iz Zapisk*” [Extraits des Carnets], *Russkij vestnik*, 1863, t. 44, 4, p. 811. D'ailleurs, le célèbre essai anti-révolutionnaire de l'abbé Barruel, « Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme » (1797-1798) dans la traduction de Piotr Damogatski (1805-1809) s'intitulait « Les Voltairiens, ou Histoire des jacobins, révélant les machinations anti-chrétiennes et les secrets des loges maçonniques, qui exercent leur influence sur toutes les puissances européennes ». L'intention du traducteur, par ces ajouts, était de solliciter par avance l'esprit critique des lecteurs russes, et de leur laisser entrevoir le contenu d'un ouvrage dont l'une des dominantes était une mise en accusation féroce de Voltaire.

donnée à sa langue” et faisait l’objet d’une condamnation inconditionnelle²⁷.

Philip Ismaïlov, dans son *Regard porté sur mon propre passé* repensait avec tristesse et irritation à son collègue, « assez savant, mais bon à tout » et « naturellement spirituel », qui « vénérait Voltaire, Rousseau et Machiavel, savait disputer des sujets les plus divers et se retrouvait toujours en opposition aux opinions communes²⁸ ». Il plaçait la « vie physique » au-dessus de la « vie morale » et sa conduite, qui n’était pas, de loin, sans reproche, il la mettait au compte de sa mauvaise éducation, dont il accusait ses parents.

Dans ses *Souvenirs de soixante-dix ans*, Nikolai Makarov, écrivain et auteur de dictionnaires bien connus, brosse un portrait haut en couleur d’un voltairien impénitent, Saint-Laurent. « Marin, lieutenant, fils naturel du comte Koutaïssov, homme extraordinairement intelligent, spirituel, brave, courageux jusqu’à la témérité, noble, incapable d’entendre sans indignation parler de la moindre malhonnêteté ou méchanceté », il avait été envoyé en relégation à la fin des années 1820 ou au début des années 1830 « pour diverses fougades et sorties imprudentes », de Pétersbourg à Arkhangelsk, et là-bas il semait « la peur et l’effroi » parmi « tous ceux qui avaient sur la conscience une action mauvaise, injuste ou méchante²⁹ ».

Ce Saint-Laurent, poursuivait Makarov, était le plus terrible des esprits forts, un voltairien. Alors qu’il était sur son lit de mort, certains de ses proches, gens qui craignaient Dieu, voulurent l’engager sur la voie du salut, mais sans succès. Enfin, ils tentèrent une sorte de coup de théâtre qui aurait pu, par sa soudaineté, faire impression sur ce pécheur impénitent et atteindre leur but – le voir partir en chrétien. Ils demandèrent à un ecclésiastique de se rendre au chevet du mourant avec les Saints Dons. Mais à peine avait-il mis un pied dans la chambre du malade que celui-ci lança d’une voix pleine d’attendrissement et de repentir : “Je te vois, Seigneur, qui viens, porté par un âne”. Le prêtre repassa bien vite la porte et s’en retourna beaucoup

27. Nikolaj Višnjakov, *Svedenija o kupečeskom rode Višnjakovyx* (1762-1847) [Quelques données sur une famille de marchands, les Vichniakov (1762-1847)], M., Tipografija G. Lissner i D. Sobko, 1905, II, p. 9-10.

28. Filip Ismailov, *Vzgljad na sobstvennuju prošedšuju žizn'* [Regard sur ma vie écoulée], M., Universitetskaja tipografija, 1860, p. 72.

29. Nikolaj Makarov, *Moi semidesjatiletnie vospominanija* [Mes souvenirs de soixante-dix ans], SPb., Tip. Trenke i Fjusno, 1881, I, p. 69-70.

plus rapidement qu'il n'était venu. Les mauvaises langues d'Arkhangelsk disaient aussi qu'avant de rebrousser chemin, le prêtre, dans la fureur du désespoir, avait craché par terre. Enfin, alors qu'au moment même où il allait s'en aller *ad patres*, les esculapes rassemblés en conseil à son chevet, babillaient et délibéraient en latin pour savoir si leur patient allait mourir dans une heure, ou deux ou une et demie, Saint-Laurent, dont le ventre avait terriblement gonflé sous l'effet de l'hydropisie, avec un sourire moqueur et bienveillant, dit aux esculapes en latin, langue qu'il connaissait mieux qu'eux : "Messieurs ! Qu'êtes-vous là à délibérer sur ce que je vois très bien moi-même ? Racontez-moi plutôt sur moi ce que je n'y vois plus depuis longtemps". Ainsi donc, c'est encore l'ironie et le rire qui accompagnèrent le justicier d'Arkhangelsk dans son départ pour l'éternité³⁰.

Tout aussi expressif est le portrait d'un propriétaire terrien de la région de Riazan, appartenant à la « moyenne noblesse », qui « non sans raison passait pour un voltairien », Nikita Serbine, « arrière-grand-père » d'Alekseï Galakhov (1807-1892), littérateur de renom, pédagogue et historien de la littérature, qui l'immortalisa dans un essai publié pour la première fois en 1875 :

À peine mon grand-père eut-il commencé à lire les œuvres de Voltaire, écrit Galakhov, les conséquences ne se firent pas attendre. Il fut contaminé par le virus de l'incroyance, il devint, selon l'expression de ses voisins, « un impie ». « Je ne croyais à rien, me dit-il un jour dans une conversation à cœur ouvert, bien que depuis mes plus jeunes années j'aie été élevé dans les règles de l'enseignement religieux ». Il aurait pu ajouter : « Aujourd'hui encore, je n'ai pas la foi », car jusqu'à sa mort il resta ferme dans sa façon de penser. La confession de mon grand-père m'intéressait et en même temps elle me plongeait dans la confusion, car j'étais soucieux de ne pas voir ébranlée la fermeté de la foi qui était la mienne dès ma jeunesse. Ma confusion était encore plus grande quand, lors d'une fête carillonnée ou le jour de sa fête, il allait à l'église, après la liturgie invitait le prêtre chez lui pour célébrer un *Te Deum*, lui-même en récitant de nombreux passages et accompagnant le sacristain. Je m'étonnais de la contradiction que je voyais dans ce vieil homme, bien qu'elle s'explique, comme je l'ai déjà noté, par l'attention que portait mon grand-père au jugement et aux commérages des proches ; ne voulant pas prendre le risque d'une mauvaise réputation, ni avoir un comportement provocateur si elle se ma-

30. *Ibid.*, p. 70.

nifestait, il observait extérieurement des rites auxquels il ne souscrivait pas en son for intérieur³¹.

D'ailleurs, le voltairianisme de son aïeul lui semblait inconséquent :

[...] tout incroyant qu'il était, mon grand-père ne brillait pas par son libéralisme : bien que partisan convaincu du servage, il l'était sur un autre mode que ses voisins. Il tenait les paysans et les domestiques dans une soumission totale, une soumission d'esclave. Sortir de l'obéissance ne pouvait venir à l'esprit de personne³².

Suit cette précision : « Sceptique profond dans tout ce qui touchait à la religion, mon grand-père ne semblait pas avoir la moindre idée de ce que disaient les philosophes français sur l'attitude humaine à avoir envers les gens³³ ».

D'après Galakhov, afin d'élever son unique héritier et lui donner un début d'instruction, Serbine avait fait venir de Moscou ou de Pétersbourg un précepteur nommé Kourganov (fils de l'auteur du célèbre *Épistolier*), qui s'était trouvé proche de ses vues :

[...] c'était un voltairien, de plus porté sur la boisson, et sans aucune notion de retenue morale. Ayant une bonne connaissance des mathématiques, c'était ce qu'il enseignait de préférence à son élève, tout en lui donnant aussi des aperçus d'autres matières : l'histoire, la géographie, la grammaire russe. Ses leçons et ses conversations développaient et enracinaient dans l'esprit de son élève les notions que mon grand-père avait commencé à lui inculquer dès son plus jeune âge. En fin de compte, il parvint à le dépraver complètement, et il n'était plus question pour lui de ne pas croire à ceci ou cela, mais de ne plus croire à rien du tout. Pour lui, il n'existait aucune loi, aucune règle ; il vivait à sa guise, n'écoulant que ses désirs, n'ayant pour règle de conduite que la recherche du plaisir³⁴.

La manière dont il finit sa vie est typique d'un voltairien russe : « ce jeune homme, au demeurant plein de talents et de bonté, mais perverti par une éducation bizarre³⁵ », poussé à bout par l'ennui d'un quotidien monotone, se suicida d'un coup de pistolet.

31. Aleksej Galaxov, *Zapiski človeka* [Un homme se souvient], M., Novoe Literaturnoe Obozrenie, 1999, p. 43.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, p. 46.

34. *Ibid.*, p. 51.

35. *Ibid.*

À la mort de son grand-père, conclut Galakhov, son domaine échut à l'un de ses arrière-neveux, mais peu de temps après « un incendie détruisit la maison avec tout ce qu'elle contenait, et – hélas ! – la bibliothèque », qui contenait en abondance des œuvres de Voltaire et des encyclopédistes (en traduction, car Serbine ne savait pas le français). Il est significatif que « lorsque les gens de la maison et les paysans se précipitèrent pour éteindre le feu », le nouveau maître des lieux « les arrêta en disant : “N'en faites rien ! Laissez brûler ce repère du diable!”³⁶ ». C'est ainsi, dit Galakhov, qu'il « associait le souvenir de son grand-père au voltairianisme, sans bien savoir lui-même qui était Voltaire³⁷ ».

Nikolaï Gay, propriétaire terrien du domaine de Podolsk, était considéré par son fils, l'écrivain et figure de la vie publique Grigori Gay (1830-1911), frère du peintre, comme un « voltairien convaincu », non sans noter d'ailleurs que celui-ci « ne s'était jamais départi des travers de l'époque, et frappait de sa propre main les domestiques, hommes et femmes, qui commettaient le moindre impair³⁸ ».

Un marchand libre-penseur d'Irkoutsk, Nikolaï Pesterev, évoquait dans les années 1860 « les dispositions voltairiennes³⁹ » de son grand-père. C'est à l'influence de Voltaire qu'on attribuait même la désobéissance des enfants : « À force de lire Voltaire, vous ne faites plus aucun cas de votre mère, vous ne vous en remettez qu'à vous-même⁴⁰ ». C'est par ces mots, d'après Ekaterina Raevskaïa, que sa grand-mère Ekaterina Bibikova (1766-1833) – jadis célèbre beauté moscovite, restée veuve encore jeune, à la tête d'une nombreuse famille –, tançait sa fille. Alexandre Nikitenko (1804-1877), professeur à l'université de Saint-Pétersbourg et académicien, parlant « de lui-même et de ce dont il avait été témoin » décrivait ainsi le caractère original et contradictoire des « croyances religieuses » de son père :

36. *Ibid.*, p. 52.

37. *Ibid.*

38. Voir V. V. Stasov (éd.), *Nikolaj Nikolaevič Ge, ego žizn', proizvedenija i perepiska* [Nikolaï Nikolaïevitch Gay, sa vie, ses œuvres et sa correspondance], M., Posrednik, 1904, p. 10.

39. Voir Leonid Kogan, *Krepostnye vol'nodumcy (XIX vek)* [Les serfs libres-penseurs (XIX^e siècle)], M., Nauka, 1966, p. 54.

40. *Russkij arxiv* [Les archives russes], M., Universitetskaja tipografija, 1883, livre II, 4, p. 356.

Il plaçait très haut Voltaire et ne s'offusquait nullement de ses positions sceptiques. Cela ne l'empêchait pas lui-même d'être pieux, parlant toujours avec un profond respect des "choses divines" et observant scrupuleusement les rites de la religion. À tout événement un tant soit peu marquant dans la vie familiale, il ne manquait pas d'inviter un prêtre à célébrer un *Te Deum*, même s'il avait éventuellement du mal à le payer. Pendant le *Te Deum*, il priait avec dévotion, mais tout de suite après recommençait à rire à gorge déployée des saillies anti-religieuses de Voltaire, surtout lorsqu'il tournait en dérision les prêtres et les moines⁴¹.

Enfin, Dmitri Rostislavov (1809-1877), professeur à l'Académie de théologie de Saint-Petersbourg, racontait à la fin de ses jours que son père, prêtre de village, « à l'âge où il était encore séminariste », « avait emprunté » aux frères Ivanov, propriétaires terriens à Snokhino, village du district de Touma dans le gouvernorat de Riazan, « leurs us et coutumes, étrangers au clergé, et s'était même familiarisé avec les idées du libéralisme français du XVIII^e siècle, répandues en Russie à cette époque », et « qu'il avait même reçu de l'un d'eux, Alexeï Vassiliévitch, certaines œuvres de Voltaire, entre autres *Candide*⁴² ». En même temps, le digne professeur était obligé de reconnaître que parmi les séminaristes du début du siècle « on pouvait rencontrer des idées libérales, voire même athées, même si c'était rare⁴³ ». Viktor Askotchenski (1813-1879), d'après son journal intime, avait été dans sa jeunesse un voltairien, mal disposé à l'égard des moines et des rites religieux, avant de faire ses études au séminaire de Voronej puis à l'Académie de théologie de Kiev, où il devait plus tard être professeur⁴⁴.

Parmi les anciens voltairiens de ces années-là, nombreux étaient ceux qui plus tard exprimèrent ouvertement la honte que leur inspiraient ces convictions, et qui tentèrent, par leur action ultérieure, de racheter cette faute, tendant ainsi, même si ce n'a pas toujours été

41. Aleksandr Nikitenko, *Zapiski i dnevniki (1826-1877)* [Carnets et journal intime (1826-1877)], SPb., Tipografija Suvorina, 1893, t. 1, p. 13.

42. *Russkaja starina* [Les choses de jadis en Russie], 1880, t. 27, mars, p. 549.

43. *Ibid.*, p. 550.

44. Voir *Istoričeskij vestnik* [Le Messager historique], 1882, t. 7-9.

suiwi d'effet, à faire du voltairianisme, dans la conscience russe, « un épouvantail pour les gens de bien⁴⁵ ».

Au nombre de ceux-ci on comptait Mikhaïl Magnitski (1778-1844). D'après Dmitri Serbéiéw, il passait dans sa jeunesse « pour un libre-penseur, adepte de Voltaire », mais devint plus tard « un obscurantiste, pourfendeur de toute instruction et de toute pensée éclairée, que ce soit en tant que membre de la Direction générale des collèges, ou en tant que responsable de l'administration universitaire du district de Kazan⁴⁶ ». Cette métamorphose d'un « impie et blasphémateur de premier ordre » en obscurantiste et mystique fut évoquée, non sans dégoût, par Nikolai Greč (1787-1867) dans ses *Souvenirs*, avec une insistance particulière sur le fait qu'étant gouverneur civil de Simbirsk, « il n'y avait pas seulement fondé une Société biblique et forcé tous les nobles et les fonctionnaires à en faire partie, mais avait brûlé en place publique les œuvres de Voltaire et d'autres écrivains du XVIII^e siècle, ses semblables⁴⁷ ».

Le prince Alexandre Golitsyne (1773-1844) était bourrelé de remords lorsqu'il pensait à son voltairianisme de jeunesse : « L'école des sensualistes, les charmes puissants de Voltaire et l'agrément de la vie à la cour, qui exposait aux tentations les plus diverses, vu la tournure d'esprit caustique et narquoise du prince, en avaient fait un impie dangereux, quoiqu'aimable⁴⁸ ». C'est ce qu'il disait de lui-même à Iouri Barténiév, en 1837, cet ancien ministre de l'Instruction publique et des cultes, désormais retiré des affaires.

À la différence de Golitsyne, son ami, le comte Dmitri Boutourline (1763-1829), célèbre bibliophile, directeur de l'Ermitage et sénateur, « n'avait jamais été enclin au voltairianisme alors répandu dans la société où s'était écoulée sa jeunesse, et n'était pas non plus tombé plus tard dans le mysticisme qui avait pris la place de l'athéisme⁴⁹ », d'après les souvenirs de son fils Mikhaïl (1807-1876). Mais chez ce

45. Voir : Aleksej Veselovskij, *Zapadnoe vlijanie v novoj russkoj literature* [L'influence occidentale dans la littérature russe moderne, 2^e éd.], M., Russkoe tvo pečati i izdatelskogo dela, 1896, p. 84-85.

46. Dmitrij Sverbeev, *Zapiski* [Carnets], M., Izd-vo I. N. Kušnerev & Co, 1899, t. I, p. 201-202.

47. Nikolaj Greč, *Zapiski o moej žizni* [Souvenirs de ma vie], M. – L., Akademija, 1930, p. 366.

48. *Russkij arxiv* [Les archives russes], 1896, II/7, p. 316.

49. *Ibid.*, 1897, I/2, p. 221.

dernier, fin 1829, la lecture des philosophes français, en particulier du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, provoqua un « changement » :

Sans rejeter à proprement parler les vérités religieuses, j'étais tombé dans l'indifférentisme le plus complet : pendant plus de deux ans je ne mis pas les pieds à l'église et abandonnai toute pratique religieuse de 1829 à 1833. Peut-être était-ce là étourderie et insouciance, mais le doute était bel et bien présent : à cette époque, je n'avais guère de retenue dans mes expressions, et mes moqueries à l'égard des choses saintes allaient jusqu'au blasphème⁵⁰.

En même temps, il fut « bien près de tomber dans l'ivrognerie⁵¹ ». Cependant, il n'avait pas perdu toute « conscience de son vice », ni toute « pudeur du cœur et de l'âme » et ce sont elles, affirmait-il, qui l'« avaient finalement sauvé, sur une voie où il aurait pu sombrer »⁵².

Cette « renaissance morale » après un long « égarement », Elizaveta Iankova la racontait avec joie à son petit-fils Dmitri Blagovo bien des années plus tard à propos de son cousin le prince Vladimir Volkonski (1761-1845) :

Nourri dès son plus jeune âge aux œuvres de Voltaire et Diderot, il ne croyait à rien de saint, et malgré l'amitié qui nous liait, sur ces matières nous étions toujours en désaccord, et c'était un sujet que nous évitions : j'avais foi en tout ce qu'affirme l'Église, lui rejetait tout – à quoi bon parler ? Impossible de lui faire entendre qu'il s'égarait, mais il était désagréable et effrayant à écouter : un chrétien qui parlait

50. *Ibid.*, II/7, p. 383.

51. *Ibid.*

52. *Ibid.* Comparer avec les *Souvenirs* [Vospominanija] de F. Lubjanovskij (M., Russkij Arxiv, 1872, p. 70-71), où est racontée l'histoire « d'un jeune homme, fils unique de riches parents », qui, « revenu de Paris à Moscou, tourna la tête de beaucoup, et d'abord de ses père et mère ; cet hiver-là, il prit froid et fut gravement malade ; quand il fut guéri, Zoumblat, son médecin, lui conseilla de se ménager et de laisser là Voltaire et Helvétius », mais lui ne fit aucun cas de ses conseils, si bien qu'« une grave maladie se développa en lui, extrêmement violente et rapide : il était devenu si faible qu'il ne pouvait plus se redresser sans aide » ; cependant, il trouva en lui la force de se confesser et de communier – « il se leva de son lit sans assistance, accompagna les Saints Dons jusqu'à la 3^e porte, dans un contentement indescriptible, revint tout seul jusqu'à son lit, s'allongea et une demi-heure plus tard il s'endormait de son dernier sommeil ».

comme un païen, et depuis plus de quarante ans ne s'était pas confessé ni n'avait communiqué...⁵³

Pourtant, à la fin des années 1830, sous des influences diverses, le prince « prit le chemin de la vérité », « il sentit le désir de faire ses Pâques, il confessa dans tous les détails les péchés de sa vie passée et se mit en condition de recevoir les Saints Dons. Depuis, il faisait ses Pâques tous les ans, observait les jeûnes et allait à l'église⁵⁴ ». « Le prince Vladimir, concluait la mémorialiste, était un homme intelligent, qui avait beaucoup lu, et voilà dans quel égarement il avait pu tomber, sous l'emprise du Mauvais⁵⁵ ».

Pour Iankova, alors âgée, ce voltairianisme surmonté n'était pas un simple souvenir, c'était un événement encore bien vivant qui la bouleversait bien qu'appartenant au passé. Il en allait autrement pour ses contemporains plus jeunes : eux percevaient le voltairianisme comme un phénomène archaïque et même risible. Le mot lui-même était de moins en moins usité, réservé à l'usage des gens âgés, mais la plupart du temps pris en mauvaise part, presque en dehors de toute référence à Voltaire. C'est ce que constate Pouchkine très justement dans une courte note de 1829 : « Chez nous, on taxe les journalistes de romantisme, comme les vieilles femmes traitent de francs-maçons et de voltairiens les jeunes dévergondés, sans rien savoir de Voltaire ni de la franc-maçonnerie⁵⁶ ». On connaît, au troisième acte du *Malheur d'avoir de l'esprit*, la réplique adressée à Tchatski : « Ah, maudit voltairien !⁵⁷ » par la grand-mère, la comtesse ; et dans le *Révisor*, la sentence « [...] il n'est personne qui n'ait quelques péchés sur la conscience. Dieu lui-même l'a voulu ainsi, et les voltairiens ont bien tort de le contester⁵⁸ » est attribuée au gouverneur de la ville (qui, souvenons-nous, se traite lui-même de « vieil imbécile »).

53. Dmitrij Blagovo (éd.), *Rasskazy babuški. Iz vospominanij pjati pokolenij, zapisannye i sobrannye eë vnukom D. Blagovo* [Récits de ma grand-mère. Extraits des souvenirs de cinq générations, notés et rassemblés par son petit-fils D. Blagovo], L., Nauka, 1989, p. 328.

54. *Ibid.*, p. 329.

55. *Ibid.*, p. 330.

56. Aleksandr Puškin, *Polnoe sobranie sočinenij v 10 tomach* [Œuvres complètes en 10 vol., 4^e éd.], L., Nauka, 1978, t. 7, p. 352.

57. Alexandr Griboedov, *Gore ot uma* [Le malheur d'avoir de l'esprit], acte III, fin scène 20.

58. Nikolaj Gogol, *Revizor* [Le révisor], acte I, scène 1.

Le temps passant, à mesure que les anciens voltairiens quittaient le devant de la scène, le besoin de les distinguer et de les désigner par un terme particulier se faisait sentir de plus en plus rarement. Néanmoins en 1850 encore, le mot n'était absolument pas sorti de l'usage et pouvait éventuellement être utilisé dans un roman avec une nuance injurieuse. Ainsi dans *Un nid de gentilshommes* de Tourguéniev, où l'« idéaliste » Mikhaliévitch traite son vieux camarade Fiodor Lavretski de « pitoyable voltairien attardé », évoquant ainsi son manque de « foi » et de « chaleur humaine⁵⁹ ». On trouve un peu la même chose chez Apollon Grigoriev, dans l'introduction au cycle « Le développement du sentiment national dans notre littérature depuis la mort de Pouchkine » (« le "voltairianisme", dans notre mode de vie à l'asiatique se traduisait comme le droit de faire n'importe quoi et moralement ne rien craindre⁶⁰ ») ou bien dans des conversations quotidiennes, comme le montrent par exemple les souvenirs de Vera Zassoulitch, à laquelle sa gouvernante avait confié qu'il « y a au monde des gens qui sont des impies, des voltairiens⁶¹ ». On peut s'en convaincre en lisant l'un des épisodes de l'œuvre de Dostoïevski *Le village de Stepantchikovo et ses habitants* (1859). Pour Stepan Alexeevitch Bakhtcheev, « voltairien » et « littéraire » sont presque synonymes⁶², avec un sens également négatif ; Evgraph Larionovitch Ejévikine se plaint d'avoir été « traité de voltairien » ; tandis que Egor Ilitch Rostanev explique « d'un air important » à ses interlocuteurs que c'est « une erreur » : « Voltaire était simplement un écrivain à la plume acérée ; il se moquait des préjugés ; mais voltairien, il ne l'a jamais été ! Ce sont ses ennemis qui ont fait

59. Ivan Turgenev, *Polnoe sobranie sočinenij i pisem* [Œuvres complètes et correspondance], M. – L., Nauka, 1964, t. 7, p. 203. D'après Tourguéniev, cette conception du monde avait été transmise au héros du roman par son père, en qui le Français chargé de son éducation, un ancien abbé admirateur de l'Encyclopédie « avait entièrement déversé [...] toute la sagesse du XVIII^e siècle, et il en était bel et bien totalement rempli » (*Ibid.*, p. 151).

60. Apollon Grigor'ev, *Sočinenija* [Œuvres], SPb., Tipografija tovariščestva « Obščestvennaja pol'za », 1876, t. 1, p. 495 (article de 1861).

61. Vera Zasulič, *Vospominanija* [Souvenirs], M., Izd-vo politkatoržan, 1931, p. 11.

62. Fëdor Dostoïevskij, *Polnoe sobranie sočinenij v 30 tomach* [Œuvres complètes en 30 vol.], L., AN SSSR, 1972, t. 3, p. 135.

courir ce bruit. Pourquoi, je vous le demande, s'en prendre à lui, le pauvre ?⁶³ »

Plus encore, vers la fin de la décennie suivante le mot reprit une certaine actualité. S'il revint dans les esprits, c'est en relation avec la diffusion dans la société russe de ce qu'on appelait le « nihilisme » : le voltairianisme se mit à être ressenti comme une manifestation précoce de ces tendances funestes⁶⁴.

C'est dans cette optique que l'historien de l'Église Philip Ternovskij envisageait la libre-pensée russe à l'époque de Catherine II, qu'il assimilait dans une large mesure au voltairianisme. Il publia en mars et juin 1868 deux vastes articles sur ce thème dans les *Annales* de l'Académie de théologie de Kiev.

Il n'y a pas si longtemps, écrivait-il au début du premier, les idées socialistes et matérialistes importées d'Occident, hostiles et négatrices quant à l'ordre existant, étaient dominantes dans la littérature et la société russes. Le 4 avril 1866 [l'attentat raté de Dmitri Karakozov contre Alexandre II – P. Z.] a montré clairement à tout le monde russe le côté destructeur des idées à la mode et a marqué un tournant dans l'opinion du gouvernement et de la société russes et une réaction bien légitime contre le nihilisme et ses nuisances. Quelque jeune que soit la société russe, ce n'est pas la première fois qu'elle traverse ce genre de crise. Dans la seconde moitié du siècle dernier, sous Catherine II, une philosophie négatrice à la mode avait également dominé en Russie, mais son règne prit fin lui aussi, lorsque le cours des événements eut démontré sa nocivité. Il ne sera pas sans intérêt, dans la période actuelle, d'évoquer cette époque, qui appartient à un passé récent, et qui ressemble de si près à la nôtre⁶⁵.

63. *Ibid.*

64. Sur l'existence en Russie du terme (d'origine française) « nihilisme », connu dès le début du XIX^e, mais entré largement en usage grâce à I. Tourguéniev, voir : M. Alekseev, « K istorii slova "nihilizm" » [Contribution à l'histoire du mot « nihilisme »], *Stat'i po slavjanskoj filologii i russkoj slovesnosti. Sbornik statej v čest' akademika Alekseja Ivanoviča Sobolevskogo* [Articles sur la philologie slave et la littérature russe. Recueil d'articles en l'honneur de l'académicien Alekseï Ivanovitch Sobolevskij], L., AN SSSR, 1928, p. 413-417.

65. Filip Ternovskij, « Russkoe vol'nodumstvo pri imperatrice Ekaterine II i èpoxa reakcij » [La libre-pensée en Russie sous l'impératrice Catherine II et l'époque des réactions], *Trudy Kievskoj Duxovnoj akademii* [Revue de l'académie de théologie de Kiev], 1868, 3 mars, p. 401.

Il n'était pas nécessaire d'expliquer ce que représentait ce « nihilisme contemporain » : il était au centre de l'attention, faisant l'objet de débats incessants dans la littérature et les journaux. Il suffit de mentionner les *Documents destinés à dénoncer le nihilisme matérialiste*, où il était question de Voltaire, à qui il était reproché ses « moqueries blasphématoires à l'égard de tout ce qui sacré⁶⁶ ». Pour la « grande fermentation des esprits propre au siècle dernier⁶⁷ », il en allait autrement : les gens des années soixante en savaient relativement peu de choses. C'est ce qui motive le contenu desdits articles, qui décrivent en détail « la philosophie à la mode au XVIII^e siècle⁶⁸ » et sa réception en Russie, depuis les premières manifestations d'intérêt à son égard jusqu'à la rupture complète.

Reconnaissant que cet ancien courant intellectuel se distinguait en mieux du « nihilisme contemporain », car il avait été « plus large, plus varié, plus durable et plus riche de conséquences historiques », Ternovski ne le rejetait pas moins résolument et ne trouvait dans l'action qu'il exerça sur la société russe presque rien de positif. Quant à l'attitude « bienveillante » à leur égard de Catherine, qui avait « allumé son flambeau à la flamme fuligineuse des penseurs incroyants du XVIII^e siècle⁶⁹ », il s'efforçait de la justifier par la perspicacité politique et la sagacité de l'impératrice. « Voltaire et ses confrères étaient des oracles pour l'opinion publique en Europe. Consciente de la force et de l'importance de cette opinion, elle cherchait naturellement à se les concilier, dans son propre intérêt et dans celui de son État⁷⁰ », affirmait-il. Plus loin, il notait :

Il faut ajouter, tout à l'honneur de l'impératrice, que, faisant servir à la gloire de la Russie les philosophes à la mode, ces porte-voix de l'opinion publique, elle ne se laissait pas entraîner dans leurs utopies, ne se laissait pas influencer par eux sans réserve, mais avec une saine

66. *Materialy dlja razoblačenija materialističeskogo nihilizma. Sobrany iz nemeckix istočnikov* [Documents pour servir à démasquer le nihilisme matérialiste, provenant de sources allemandes], 1864, p. 64. Il est significatif que ces documents aient été imprimés par la Deuxième Section de la chancellerie personnelle de Sa Majesté Impériale.

67. *Ibid.*, p. 65.

68. *Ibid.*, p. 66.

69. F. Ternovskij, « Russkoe vol'nodumstvo pri imperatrice Ekaterine II i èpoxa reakcij », *op. cit.*, p. 401.

70. *Ibid.*, p. 421.

intelligence pratique savait distinguer dans leurs idées le profitable de l'inutile et de l'inapplicable. Nous l'avons vu en partie dans l'histoire de ses relations avec Voltaire et Diderot⁷¹.

Quant aux adeptes russes de la « philosophie à la mode », dont « la vision du monde » « peut très opportunément être définie par le surnom de voltairiens », Ternovski les voyait d'un œil incomparablement plus sévère que Voltaire lui-même, qui avec tout son scepticisme « irréfléchi et sacrilège » à l'égard de la religion, n'était tout de même pas « un nihiliste complet⁷² » :

Les libres-penseurs russes allaient encore plus loin que Voltaire dans leur négation, parce que, étant encore plus irréfléchis que lui, ils ne pouvaient mettre de limites précises à leur négation. Il parlait avec ironie du voltairianisme superficiel « des petits-mâîtres et gandins de l'époque de Catherine », qui en règle générale n'aimaient pas lire, « liaient peu, même les œuvres des philosophes à la mode, mais avaient assimilé vite et facilement leur morale facile et peu exigeante », et puis, revenant à l'époque contemporaine, il constatait par analogie que même à l'époque du nihilisme, celle qui nous est la plus proche, il n'y avait pas beaucoup de Bazarov, mais suffisamment de Sitnikov et de Koukchine.

Non moins brûlant dans son actualité était le second article, où il était question des dernières années du règne de Catherine : son changement de cap en politique et l'abandon (parfois démonstratif) du voltairianisme de la part de certaines personnalités russes majeures devaient convaincre les contemporains de Ternovski que le nihilisme en Russie était condamné.

L'actualité est tout aussi présente à l'arrière-plan de nombreux travaux scientifiques au tournant des XIX^e et XX^e siècles, qui abordaient à des titres divers la question du voltairianisme : il était naturel que les origines de la « libre-pensée » russe aient intéressé aussi bien les historiens que les simples lecteurs à une époque où la « liberté de pensée », avec une énergie croissante et même un certain acharnement, se frayait un chemin à travers les idées dépassées et tous les préjugés imaginables⁷³.

71. *Ibid.*, p. 428.

72. *Ibid.*, p. 464.

73. Voir, par exemple Aleksandr Nezelenov, *N. I. Novikov i literaturnye napravlenija v Ekatereninskiju èpoxu* [N. I. Novikov et les orientations littéraires à l'époque de Catherine], SPb., Tipografija V. S. Balaševa & Co, 1875 (il existe une

Pourtant, personne n'appelait voltairiens ces nouveaux libres-penseurs, si ce n'est par dérision : par comparaison avec le mouvement démocratique de l'époque, qui prenait un caractère de plus en plus radical, « la libre-pensée aristocratique » avait une allure un peu inconsistante, plaquée, extérieure. Tel est le tableau que nous en brosse, par exemple, Vassili Klioutchevski, dans son Cours d'histoire russe, dans la partie consacrée à « la noblesse et la société » au temps de Catherine (1887-1888) :

Un livre de Voltaire à la main, quelque part dans la rue Povarskaïa ou dans la campagne du côté de Toula, cet aristocrate représentait un phénomène très étrange : les manières, les habitudes, les idées, les sentiments qu'il avait adoptés, la langue même dans laquelle il pensait – tout était étranger, importé, et chez lui on ne trouvait aucun lien organique vivant avec les gens qui l'entouraient, aucune occupation sérieuse, car nous le savons, ni la participation à l'administration locale, ni l'agriculture ne constituaient pour lui un travail sérieux. Ainsi, aucun intérêt vivant, vital, ne le rattachait au réel, étranger parmi les siens, il tentait de trouver sa place dans cet environnement étranger et bien sûr, en vain : en Occident, à l'étranger, on le regardait comme un Tatar déguisé, tandis qu'en Russie il était vu comme un français né en Russie par hasard. Il était ainsi dans une situation d'entre-deux, d'inutilité historique ; lorsqu'on l'examine dans cette situation, on est tout prêt à le plaindre, en se disant qu'il devait en être démesurément triste⁷⁴.

La même définition de « ce type, très familier pour la société russe du XVIII^e siècle » est donnée dans une recension consacrée au livre de Jean-Félix Nourrisson, *Voltaire et le voltairianisme* (Paris, 1896), insérée dans la revue *Russkoe Obozrenie* (La Revue russe). En fait, presque toute la recension se ramenait à cette définition « intéressante » – bilan des

recension critique de ce livre : N. Naumov, *Vol'ter'janstvo russkix pisatelej Ekaterinskogo vremeni* [Le voltairianisme des écrivains russes du temps de Catherine], SPb., 1876) ; Venedikt Mjakotin, *Iz istorii russkogo obščestva* [Aperçus de l'histoire de la société russe], SPb., Izd-vo Russkoe bogatstvo, 1906 [2^e éd.], p. 167-225 ; Vasilij Sipovskij, « Iz istorii russkoj mysli XVIII-XIX vv. (Russkoe vol'ter'janstvo) » [Aperçus de l'histoire de la pensée russe des XVIII-XIX^e siècles (Le voltairianisme russe)], *Golos minuvšego*, janv. 1914, p. 105-115 ; Vasilij Bogoljubov, *N. I. Novikov i ego vremja* [N. I. Novikov et son temps], M., Izd-vo Sabašnikovyx, 1916, p. 154-177.

74. V. Ključevskij, *Sočinenija v 9 tomax* [Œuvres en 9 vol.], M., Nauka, 1989, t. 5, p. 167 (par la suite le texte subit des corrections notables).

réflexions accumulées sur ce point par un philosophe français de renom, que l'auteur de la recension avait traduit à vrai dire un peu vite et donc sans assez de précision :

Qu'est-ce qu'un voltairien ? On le chercherait en vain dans le peuple, il appartient à la bourgeoisie, en particulier, et peut-être essentiellement, dans les catégories dites supérieures. Mais où que nous le trouvions, ce sera toujours un homme intelligent, plein de bon sens, ce qui n'exclut pas une certaine légèreté (frivolité) et un esprit dépourvu d'élévation. Il n'a pas son pareil pour voir le ridicule en toute chose, ses discours licencieux vont jusqu'à la grossièreté, il peut s'arrêter, mais à contrecœur, sur des idées sérieuses – mais sans les approfondir, se contentant de glisser à la surface. Non seulement le sublime, le bon, le noble n'éveillent en lui aucun sentiment de joie, mais ils l'inclinent au sarcasme et excitent son esprit de contradiction. Il est habité par des tendances négatives, c'est la curiosité qui l'anime plus que le désir de savoir, et pousse l'incrédulité jusqu'à la pédanterie. Il suffit de mentionner en sa présence une vérité du genre « ce qui est à moi n'est pas à toi » ou « 2×2 ne font pas cinq » (car il a dans les mathématiques et la propriété une foi inébranlable), pour qu'il prenne l'allure d'un homme qui doute de tout et redoute avant toute chose d'être trompé ou pris pour quelqu'un qu'on a induit en erreur. À propos de toute science, aussi solide soit-elle, il affirmera qu'elle n'est pas suffisamment fondée ; aussi noble que soit l'action qu'on lui présente, il y trouvera inmanquablement, ou y soupçonnera, une motivation inavouable. Égoïste et vaniteux, il cherche en toutes choses la destruction, et croit toujours avoir raison, prône la réforme en tout, se répand en discours sur la liberté, mais ne tolère pas la moindre allusion à l'autorité ou à la tradition. Il voudrait améliorer toute l'organisation de la société, mais pour cela n'a aucun scrupule à la ruiner jusque dans ses fondements, pour ensuite pleurer sur les ruines qui ont bien failli l'ensevelir lui-même. Ses habitudes épicuriennes sont poussées jusqu'aux plus subtils détails : sa moralité est fondée sur l'intérêt personnel, et, en tout cas, ne va pas au-delà, pour lui, de l'idée d'honneur. Passant toute sa vie entre les affaires et les plaisirs, il ne croit aucunement à la chimère du devoir et du sacrifice ou encore à l'illusion que l'on appelle vertu. Toute religion, pour lui, n'est que fanatisme ou superstition, toute église, un lieu où l'on adore des idoles, tout prêtre soit un idiot soit un imposteur, et s'il lui arrive de s'incliner devant Dieu, c'est devant "le Dieu des braves gens" ; ce Dieu-là, il le vénère peut-être, mais se vante, lui, homme libre et satisfait, de ne jamais lui demander quoi que ce soit. L'âme, la vie future, ne sont pour lui que

des contes de bonne femme : ayant vécu sans foi et presque sans loi, il meurt sans espérance⁷⁵.

Il faut malgré tout reconnaître que cette attitude sceptique et même hostile envers le voltairianisme russe ne masquait pas, en général, chez ceux qui écrivaient sur lui, tout ce que ce phénomène avait de typique pour une époque qui semblait rapidement dans le passé. En particulier on en trouve des signes très nets dans la littérature russe du XIX^e siècle, romans et nouvelles, qu'il s'agisse des plus grands ou de ceux qui sont aujourd'hui presque oubliés, et qui étaient, entièrement ou en partie, consacrés à la vie de la noblesse sous Catherine II, Paul I^{er} et Alexandre I^{er}, mais parfois aussi dans les décennies suivantes.

Dans cette série, on trouve deux romans de mœurs de Faddeï Boulgarine : *Ivan Vyjigine* (1825) et *Piotr Ivanovitch Vyjigine* (1831), qui comptaient au nombre de leurs personnages, respectivement, Louka Ivanovitch Vorovatine, qui couvrait « ses règles démoniaques » « du nom de philosophie nouvelle », et le comte Khokhlenkov, « philosophe du XVIII^e siècle », qui savait par cœur les œuvres de Voltaire, d'Alembert, Helvétius, Rousseau et tous les encyclopédistes⁷⁶. À la même série appartient sa nouvelle « La victoire au bout du déjeuner » (1841) : l'un de ses personnages, le prince Piotr Andréievitch Kamychenski, était « le disciple et l'admirateur de l'école des encyclopédistes, qui considérait Voltaire comme son patriarche⁷⁷ ». « Dans son cœur desséché par l'absence d'espérance et les sophismes, il n'y avait ni mal ni bien : rien que le vide, qu'il croyait pouvoir combler par les plaisirs sensuels et les distractions mondaines⁷⁸ ».

Dans le même ordre d'idées, on peut citer le roman de Varvara Miklachévitch *Le village de Mikhaïlovskoïe* ou un propriétaire terrien du XVIII^e siècle (1836), dont le héros Alexandre Mikhaïlovitch Zarinski, d'après son voisin Stepan Mikhaïlovitch Penine, était « un libre-

75. *Russkoe obozrenie*, 1897, t. 44, mars, p. 362-363. L'expression « Dieu des braves gens » est inexacte, il faudrait dire : « Dieu des bonnes gens » (c'est le titre d'une chanson de Béranger).

76. Faddej Bulgarin, *Polnoe sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], SPb., Tipografija N. Greča, 1839, t. I, p. 45 ; t. IV, p. 53.

77. Faddej Bulgarin, « Pobeda ot obeda » [La victoire au bout du déjeuner], in A. Smirdin (éd.), *Sto russkix literatorov* [Cent hommes de lettres russes], SPb., Tipografija Borodina, 1841, t. II, p. 157.

78. *Ibid.*, p. 158.

penseur incapable d'entreprendre quoi que ce soit, [...] un homme dangereux, qui dort avec un livre, sait Voltaire par cœur, [...] qui méprise par tous [sic!], et s'occupe à rédiger divers ouvrages⁷⁹ » ; la *Chronique familiale* de Sergueï Aksakov (1856), où il est fait mention du propriétaire terrien Illarion Nikolaevitch Kalpinski, qui « avait la prétention d'être libre-penseur et philosophe ; on le disait voltairien, du moins ceux qui avaient entendu parler de Voltaire⁸⁰ » ; enfin, la nouvelle de Vladimir Odoievski, *L'apparition* (1857), dont l'un des personnages était :

un monsieur d'âge très avancé, voltairien endurci du siècle passé ; souvent, dans nos débats, sans rire, il concluait ses déductions par un vers tiré de l'*Épître à Uranie* ou du *Discours en vers* [sur l'homme] de Voltaire et s'étonnait après cela que nous osions ne pas être d'accord avec lui ; son dicton préféré était « Je ne crois qu'une seule chose, c'est que deux et deux font quatre⁸¹.

On trouve plusieurs voltairiens dans les œuvres de Tourguéniev⁸². C'est Ivan Lavretski, personnage du *Nid de gentilshommes*, que son précepteur, un abbé en retraite, encyclopédiste, « [...] avait abreuvé de toute la sagesse du XVIII^e siècle⁸³ » : le dégoût du travail de fonctionnaire, depuis les tout premiers échelons, un ennui persistant, l'indifférence à la religion et aux préjugés, ses habitudes et son allure extérieure, tout cela en faisait, dans l'esprit de mon père, « simple barine de la steppe », un vrai voltairien (« Tout cela, c'est que Voltaire ne lui sort pas de la tête⁸⁴ »). C'est Egor, héros du récit *Les heures*, déporté en Sibérie sous Paul I^{er} pour « des actions révoltantes et une tendance

79. Varvara Miklaševič, *Selo Mixajlonskoe, ili pomeščik XVIII stoletija* [Le village de Mikhaïlovskoe, ou un propriétaire terrien du XVIII^e siècle], SPb., Pečatnaja Golovina, 1865, III, p. 213.

80. Sergej Aksakov, *Sobranie sočinenij* [Œuvres], M., Pravda, 1966, t. 1, p. 207.

81. Vladimir Odoevskij, *Povesti i rasskazy* [Nouvelles et récits], M., Goslitizdat, 1959, p. 298.

82. Il est significatif que Tourguéniev, étonné et agacé par « la déclaration stupéfiante » d'Afanassi Fet l'accusant de conservatisme, lui ait répondu dans sa lettre du 24 février (7 mars) 1872 en lui « assénant » (selon le terme employé) quelques vers railleurs où il reconnaissait être un « méprisable voltairien » et un « nihiliste », tout l'opposé de Fet, ce « sublime spartiate » et ce « révolutionnaire » (I. Turgenev, *Polnoe sobranie sočinenij...*, *op. cit.*, 1965, t. 9, p. 230).

83. I. Turgenev, *Polnoe sobranie...*, *op. cit.*, 1964, t. 7, p. 150.

84. *Ibid.*, p. 151.

jacobine dans la façon de penser » et revenu dans son Riazan natal après l'accession au trône d'Alexandre I^{er} ; aux yeux de sa sœur, « confite en dévotion et tartuffe » « c'était un impie, un hérétique, un voltairien⁸⁵ ». Ce sont également les époux Soubotchev (Fomouchka et Fimouchka), personnages de *Terres vierges*, qui « n'étaient pas des gens excessivement religieux », « Fomouchka s'en remettait d'ailleurs à Voltaire pour ses règles de conduite, et Fimouchka avait une peur mortelle des ecclésiastiques ; selon elle, tous les signes indiquaient qu'ils avaient le mauvais œil⁸⁶ ».

Le précepteur français Moreau est le héros de la *Vie de Choupon*, ses parents et ses amis, de Alexandre Sheller (Mikhaïlov) (1866) :

Royaliste, émigré, pareil aux centaines de vieux débris qui n'avaient pu servir à rien dans leur patrie, il avait été jeté par le destin sur notre terre hospitalière. Il parlait avec effroi de Danton, de Marat et de Robespierre, et vraisemblablement, c'est en toute innocence qu'il jouait leur rôle auprès de nos seigneurs : il exposait les têtes de ses

85. I. Turgenev, *Polnoe sobranie...*, *op. cit.*, 1966, t. 11, p. 266.

86. I. Turgenev, *Polnoe sobranie...*, *op. cit.*, 1966, t. 7, p. 148-154 ; t. 9, p. 266 ; t. 12, p. 128. N. Tchernov a émis la supposition (*Literaturnaja gazeta*, 1970, 15/7, 29, p. 6), qu'Egor avait eu pour prototype Voïn Goubarev, « un personnage remarquable, typique », à qui avait été consacré l'un des fragments des *Souvenirs littéraires et vécus*. Ce « modeste propriétaire terrien du district de Kromy, dans le gouvernorat d'Orel », avait été dans sa jeunesse en relations très étroites avec Zhoukovski, Bloudov, Ouvarov, mais « dans leur cénacle » très féru « d'idées nouvelles », « il représentait la philosophie française de tendance sceptique, l'esprit de l'Encyclopédie, le rationalisme, en un mot, le XVIII^e siècle ». Tourguénev disait encore : « Goubarev parlait admirablement le français, il savait tout Voltaire par cœur, et le portait au pinacle : les autres écrivains, il est peu probable qu'il les ait lus ; son tour d'esprit était purement français, celui, bien entendu, d'avant la révolution. J'entends encore son rire presque continu, tonitruant et froid, ses avis négligemment formulés et ses sorties quelque peu cyniques [...]. Je ne sais pas pourquoi il n'a connu aucune ascension sociale, n'a pas fait carrière comme ses compagnons. Sans doute n'avait-il pas la ténacité nécessaire, manquait-il d'ambition : elle aurait été peu compatible avec l'épicurisme teinté d'indifférence et de persiflage qu'il tenait de son modèle, Voltaire ; il ne se reconnaissait aucun don littéraire ; la fortune ne lui sourit pas, il s'effaça, tomba dans l'oubli, resta vieux garçon. Mais il était curieux d'observer l'attitude de ce voltairien invétéré, dans sa jeunesse, envers son camarade, le futur "auteur de ballades" et traducteur de Schiller ! On n'imaginerait pas plus grande contradiction ; mais la vie même n'est rien d'autre qu'une contradiction continuellement surmontée » (I. Turgenev, *Polnoe sobranie...*, *op. cit.*, 1967, t. 14, p. 78-79).

élèves à une guillotine morale. Leur rendre la vie, il ne l'aurait pu pour une raison très simple : lui-même était pourri jusqu'aux moelles. Né dans les années soixante-dix du siècle dernier, grandi au sein de la noblesse française si dépravée à cette époque, il avait appris par cœur des passages de la *Pucelle* de Voltaire et n'avait rien compris à l'*Essai sur les mœurs*, assez ennuyeux pour lui, du même auteur ; dans les fameuses Questions [sur l'Encyclopédie], ce qui occupait son esprit, c'étaient les articles « Des mœurs d'Auguste », « L'amour socratique » et d'autres semblables, alors que les autres le faisaient bâiller [...]. Évidemment, ce genre de personnage n'avait ni croyances ni convictions, ni la conscience de buts à atteindre dans la vie. Une fois chargé d'éduquer des enfants, il ne pouvait devenir autre chose que le bourreau de leur intelligence et de leur moralité⁸⁷.

Parmi eux, on compte également l'employé de bureau Agueï Danilytch Dymkine, héros du roman *Les Gardenine* d'Alexandre Ertel (1889) :

Il avait à Gardenino la réputation d'un libre-penseur et d'un impie [...] dans la vieille maison depuis longtemps abandonnée de la région d'Orel, il était arrivé à Agueï Danilytch de tomber sur des œuvres de Voltaire, traduites en russe dès l'époque de Catherine [...] et depuis ce temps, il ne se séparait jamais de ces livres, faisant fi, résolument, de tous ceux qui étaient parus plus tard⁸⁸.

La « nature » était la seule chose en laquelle il avait foi, se permettant « des propos d'une insolence extrême » et – au grand chagrin de la gouvernante Felitsata Nikanorovna qui l'avait aimé toute sa vie – « il était mort sans avoir communiqué, sans s'être confessé [...] ayant perdu toute espérance, il en était venu à douter du Seigneur Dieu⁸⁹ ».

Mentionnons enfin le « roman de la fin du XVIII^e siècle » tiré de la *Chronique de quatre générations* de Vsevolod Soloviov, intitulé justement « Un voltairien » (1882). Son héros est Sergueï Borissovitch Gorbatov, « représentant d'une des familles russes les plus riches et les plus illustres⁹⁰ », élevé par le libre-penseur français Renaud, qui la quitta

87. Aleksandr Šeller (Mixajlov), *Polnoe sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], SPb., Izd-vo A.F. Marksa, 1904, t. 3, p. 26-27.

88. Aleksandr Ertel', *Gardeniny, ix dvornja, priveržency i vragi* [Les Gardenine, leur domesticité, leurs admirateurs et leurs ennemis], M., Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 1980, p. 85.

89. *Ibid.*, p. 92, 101-103, 135, 146-149 et 483-484.

90. V. Solov'ev, *Voltarianec* [Un voltairien], in *Id.*, *Sočinenija* [Œuvres], SPb., Tipografija tovariščestva « Obščestvennaja pol'za », 1887, t. 4, p. 90, 139, 140, 144, 202, 204, 206, 231, 247, 259, 305, 312, 313, 372 et 424.

ensuite, entraîné dans le torrent de la révolution (ces deux personnages avaient une base historique réelle : on y voyait transparaître certains traits du comte Paul Stroganov et de son précepteur le jacobin Gilbert Romme). Après huit ans passés à l'étranger – en France et en Angleterre –, Gorbatov revient dans son pays, qu'il aime ardemment et auquel il est prêt à consacrer ses vastes connaissances et les forces considérables qui sont les siennes, mais dans l'ambiance particulière qui entoure les derniers mois du règne de Catherine II, ce jeune seigneur, contaminé par l'incroyance, étranger aux préjugés de sa caste et rêvant même de libérer les paysans du servage (alors qu'il en a lui-même quarante mille), n'éveille aucune sympathie particulière dans les cénacles proches de la cour. Le surnom de « voltairien » donné à Gorbatov par le dernier favori de l'impératrice vieillissante (et qui était son ennemi de longue date) le tout-puissant Platon Zoubov, ne le quittera plus, et cette réputation aura un retentissement néfaste sur son sort, malgré les bonnes dispositions de Catherine à son égard et les liens solides qui l'attachent à la « petite cour » : au lieu de contribuer activement au bien de la patrie, il devra se contenter du bien-être familial et de la tranquillité d'une vie passée à la campagne⁹¹. D'ailleurs, même « au fond de la province » le funeste surnom continue de le poursuivre :

Un voltairien, c'est bien vrai, c'est une chose qu'on ne peut cacher ! dit-on de lui. Dieu sait quels livres il passe son temps à lire, il met rarement les pieds à l'église. Ils l'ont gâté, là-bas, à l'étranger. S'il n'avait pas été un « voltairien », il ne serait pas réduit à vivre à la campagne⁹².

À la même époque, le voltairianisme russe retint l'attention d'un autre écrivain de la même génération, qui était promis à une grande notoriété comme prosateur, journaliste d'opinion et acteur de la vie publique. C'était Vladimir Korolenko (1853-1921), qui avait publié en 1885 dans la revue *Severnyj Vestnik* (Le Messager du nord) une nouvelle sur un sujet tiré de la vie sibérienne, sous le titre de « Un tueur ». Ici, le voltairianisme était tout autre chose que chez Soloviov : l'action se passait dans l'un des gouvernorats sibériens, et ce n'était pas un grand seigneur en disgrâce qui faisait figure de voltairien aux yeux de

91. *Ibid.*, p. 417.

92. *Ibid.*

ses proches, mais un juge d'instruction de province, en charge des affaires particulièrement importantes Afanassi Ivanovitch Proskourov, qui tenta d'« extirper » une « association » de criminels et de « caïds⁹³ » locaux installée dans les parages et, naturellement, subit un échec complet.

Plus tard, Mikhaïl Kouzmine évoquait le « voltairianisme innocent » [c'est-à-dire traditionnel, inné] de ses lointains aïeux – « aimables acteurs sans grand talent/Jouant en Russie Mahomet » (il pensait à son arrière-grand-père Jean Aufresne et à sa fille) dans un poème autobiographique « Mes ancêtres » (1907)⁹⁴. On peut également considérer comme un admirateur de Voltaire et peut-être un voltairien au sens strict Vassili Bezobrazov (1833-1919), grand-père maternel du comte Vassili Komarovski (1881-1914). Ce dernier lui consacra quelques lignes dans son dernier poème, « Rakcha », publié à titre posthume en 1914 dans la revue *Apollon* : il y était question du domaine familial de Tambov, avec la bibliothèque familiale dans laquelle avait fouillé à l'automne 1913 ce poète remarquable du Siècle d'Argent⁹⁵.

Ainsi, dans la littérature russe du XIX^e siècle et du début du XX^e, le voltairianisme avait essentiellement la valeur d'un signe distinctif signalant le siècle précédent et ses survivances. Pourtant, en tant que phénomène social et culturel vivant, il avait presque cessé d'exister, laissant la place à d'autres formes de libre-pensée, plus modernes et plus radicales, et le terme lui-même s'était peu à peu transformé, d'un mot usuel, en terme scientifique compréhensible aux seuls spécialistes.

Institut de Littérature russe (Maison Pouchkine)
Saint-Pétersbourg

Traduit du russe par Françoise Lesourd

93. Vladimir Korolenko, *Polnoe sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], P., Izd-vo A. F. Marksa, t. I, p. 83-84. Cette nouvelle fut rééditée à plusieurs reprises. Voir, par exemple V. Korolenko, *Ubivec* [Un Tueur], P., 1917, chap. IV (« Le voltairien de Sibérie »).

94. Mixail Kuzmin, *Izbrannye proizvedenija* [Œuvres choisies], L., Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 1990, p. 21.

95. Vasilij Komarovskij, « Rakša » (1913), in *Id.*, *Stixotvorenija. Proza. Pis'ma. Materialy k biografii* [Poèmes. Prose. Correspondance. Documents biographiques], SPb., Izd-vo Ivana Limbaxa, 2000, p. 85.